

MIGRANTS LE VATICAN REFAIT DE LA FIGURATION

Par Pierre Lamalattie

Le pape François a fait installer un monument aux migrants place Saint-Pierre à Rome. Quoique contestable, ce grand bronze rompt avec l'art abstrait qu'avait promu l'Église catholique ces dernières décennies.

Le pape François a fait installer place Saint-Pierre, à Rome, un grand bronze représentant des migrants, thème qui lui est cher. Il se fait photographe devant. Il les montre, les touche, les caresse, les cajole. Le souverain pontife est visiblement très heureux de son acquisition. Cette implantation a principalement un sens religieux et politique. Cependant, elle constitue aussi, sur le plan artistique, un curieux événement contrastant avec le contexte de l'art contemporain.

Œuvre du Canadien Timothy Schmalz, le groupe représente une centaine de migrants, toutes origines et époques confondues, la nôtre n'étant, bien sûr, pas oubliée. Ils sont presque grandeur nature, serrés les uns contre les autres, debout sur une barque sommaire. Des ailes d'anges dépassent du groupe, en référence à l'Épître aux Hébreux (13-2) selon laquelle celui que l'on prend pour un simple étranger pourrait être un ange. Ces personnages suggèrent efficacement une communauté de destin entre les divers migrants, mais aussi

entre ces derniers et le reste de l'humanité. L'œuvre a une force expressive certaine qui n'est pas sans rappeler *Le Pèlerinage de San Isidro* de Goya. Cependant, la facture un peu simple peut décevoir. Les drapés, en particulier, paraissent mous en ce haut lieu baroque. On pourrait trouver à cette œuvre des analogies avec certaines traditions de figurations trop démultipliées comme le style saint-sulpicien ou le réalisme socialiste.

Pour ou contre le deuxième commandement ?

L'apparition de cette sculpture très figurative fait cependant réfléchir. L'Église semble, en effet, avoir tout au long du XX^e siècle abandonné son lien multiséculaire avec la représentation en art. Certains théologiens catholiques convertis à l'abstraction et au conceptuel semblent même plus proches de l'iconoclasme byzantin que de Rubens ou de Bernini. À Paris, des lieux comme le couvent des Bernardins se sont illustrés par des conceptions apophatiques de l'art, c'est-à-dire radicalement éloignées de tout ce qui rappelle la vie terrestre. Rappelons que l'Église catholique a eu un rôle décisif dans le développement de l'art figuratif en Europe. S'appuyant sur des arguments christologiques, elle s'est, en pratique, tout bonnement affranchie du deuxième commandement (« *Tu ne te feras point d'image taillée ni de représentation quelconque des choses...* »). Il en résulte une extraordinaire efflorescence artistique au Moyen Âge, à la Renaissance et encore davantage au



Inauguration des *Anges inconscients*, œuvre de Timothy Schmalz, place Saint-Pierre à Rome, 29 septembre 2019.

temps de la Contre-Réforme. Cependant, à la fin du xx^e siècle, rien ne reste, je le répète, de cet engagement de l'Église en faveur de la figuration ou si peu.

L'universelle force des images

Pourquoi le Saint-Siège recourt-il de nouveau à la figuration ? Probablement pour une raison extraordinairement simple : s'il avait placé là une œuvre abstraite ou conceptuelle, cela aurait peut-être plu à quelques intellectuels du Vatican, mais les foules n'auraient pas saisi. En voyant l'œuvre de Timothy Schmalz, on comprend tout de suite de quoi il s'agit et on ressent une émotion. Pas besoin d'explications. L'œuvre

parle d'elle-même. C'est pour cette même raison (pardon pour le rapprochement) que les idéologies totalitaires, ayant davantage besoin que les autres régimes de communiquer avec les masses, confient finalement leur propagande à la figuration, souvent après avoir été tentées par les avant-gardes. C'est aussi à cause de cette nécessité que les publicitaires mettent toujours une image mûrement travaillée dans leurs affiches. On pourrait multiplier de tels exemples. Aussi éloignés que soient l'Église, les totalitarismes et la publicité commerciale, il faut observer qu'en les situations les plus diverses, les humains restent très sensibles aux images figuratives. Les mêmes causes produisent les mêmes effets... •

OBALK, L'ART DU PASSEUR

Par Pierre Lamalattie

Avec son one-man-show *Toute l'histoire de la peinture*, Hector Obalk remplit les théâtres. Il nous fait partager ses partis pris esthétiques avec plaisir et émotion, loin du didactisme compassé des historiens de l'art.

C'est bien connu, les émissions de télé consacrées à l'art sont en général des bides annoncés. On les prévoit courtes ou programmées tard. De toute façon, elles disparaissent vite. Dans beaucoup de magazines, l'actualité artistique est réduite à peau de chagrin entre les rubriques gastronomie, tourisme, maison et les publicités de montres, de whiskies et de fringues de luxe. Dans les librairies, les rayons beaux-arts fondent eux aussi à vue d'œil, submergés par les BD, les livres de cuisine, de mode et de cinéma. Dans ce contexte, Hector Obalk réussit pourtant un prodige qui doit faire réfléchir : il remplit des théâtres avec des shows consacrés à l'histoire de la peinture. Récemment, il fait salle comble avec le Caravage pour lequel il fait revenir son public pas moins de trois soirées pour couvrir toute la carrière du maître. La salle est maintenue en haleine, tableau par tableau, détail par

détail. Maintenant, il propose des traversées de l'histoire de la peinture en deux heures, à chaque fois différentes, pleines de surprises et de découvertes.

Pourquoi réussit-il là où tout le monde échoue ?

Il y a d'abord, bien sûr, une personnalité sincère et truculente, appréciée de beaucoup. Mais cela ne suffirait pas. Ce qui est à l'œuvre, c'est manifestement un rapport différent avec la peinture, un rapport plus adéquat. Généralement, les gens qui professent en matière artistique ne peuvent pas s'empêcher de vouloir « faire comprendre ». C'est leur posture. Ils pourraient nous faire apprécier les œuvres, nous faire partager leur goût. Non, ils préfèrent tenter de nous rendre plus intelligents. Partout s'étalent des titres comme « comprendre l'art moderne », « trois minutes pour comprendre... », « comprendre l'art contemporain en famille », « les clés pour comprendre... », etc. Ce qu'il faut savoir serait un corpus bien établi. Il nous est prescrit, à nous autres, pauvres blaireaux, de l'avalier et de le digérer. Amen ! Rien que d'y penser, on s'ennuie déjà. La vulgarisation de l'art est congénitalement unilatérale. En réalité, le plus souvent, nos fastidieux mentors répètent et imposent les banalités mêmes qu'ils ont apprises.

Avec Hector Obalk, il en est tout autrement. Comme aurait dit Céline, il met sa peau sur la table. Il nous explique ce qu'il ressent. Il connaît bien la peinture, il l'aime et il a à cœur de faire partager son plaisir et ses émotions. Il parle de ce que l'art apporte à sa vie, multipliant auto-dérision et sketches touchants. En risquant en permanence son opinion, il nous laisse la liberté d'avoir la nôtre, et c'est immense. Il nous montre les meilleurs coins selon lui dans une peinture ou dans une époque, comme le pêcheur à la ligne nous montrerait un remous derrière un rocher ou un profond devant une souche. Son voyage à travers les siècles de peinture a la saveur de l'exploration véritable et de la liberté. •



À ne pas rater : Hector Obalk, *Toute l'histoire de la peinture*, théâtre de l'Atelier, Paris.